

lait, soit de la viande, soit du travail, mais en même temps, pour soutenir ces qualités, le sujet a besoin d'une nourriture plus abondante qu'il puisse digérer plus facilement. Or, si on lui refuse la totalité des aliments qu'il réclame, il dépérit et bientôt ne peut plus soutenir la comparaison avec ceux qui n'ont pas été soumis à l'amélioration.

Quant à la deuxième cause, nous nous contenterons de faire connaître que le mâle exerce une grande influence sur le jeune sujet même lorsqu'il est dans l'*utérus*, c'est-à-dire pendant la gestation de la femelle. On peut établir comme principe général, que plus le mâle sera grand, plus le jeune animal sera volumineux; mais pour que ce dernier puisse se développer librement, pour qu'il puisse être bien conformé, il faut que l'*utérus* qui le contient ait une ampleur suffisante, faute de quoi le jeune sujet se trouvera resserré et il est impossible qu'il ne naisse pas alors avec quelques défauts de conformation.

D'après Mathieu de Dombasle, notre maître à tous dans la science agricole, ces deux fautes dans l'amélioration des espèces animales produisent les défauts suivants : hauts sur jambe, poitrine étroite, côtes plates, tête grosse, décousus dans leur ensemble, en un mot mauvaise conformation, tellement qu'on ne peut en aucune manière les considérer comme des sujets de race améliorée. Sans compter que l'emploi d'un mâle très grand est souvent la cause des parts laborieux et des parts impossibles.

En face de ces inconvénients, beaucoup d'agriculteurs qui n'ont pas voulu se donner la peine d'approfondir la question ont formulé la conclusion suivante : l'emploi des mâles de grande taille avec une petite femelle donnent toujours des produits défectueux, et par conséquent, il faudrait que la taille du mâle, à quelque race qu'il appartienne, fût constamment plus petite que celle de la femelle.

Mais pour que cette conclusion fut exacte, "il faudrait, dit M. Magne, que les femelles dans toutes les espèces, fussent plus grandes que les mâles. C'est le contraire qui a presque toujours lieu, et pour soutenir une hypothèse, on ne voudra probablement pas accuser la nature d'imprévoyance."

Nous croyons avec MM. Magne et L. Moll que cette conclusion ainsi formulée est trop absolue; en d'autres termes, que dans certaine circonstance elle est exacte, mais que souvent elle est fautive. Ainsi, que l'on accouple un mâle de très-grande taille avec une très-petite femelle et l'on aura bien certainement tous les inconvénients que nous avons signalés; mais si la disproportion de taille entre le mâle et la femelle n'est pas très-forte, aucun fait ne prouve que leur union produise de mauvais résultats.

Il est des races animales chez lesquelles les mâles sont plus petits que les femelles; chez d'autres, nous observons le contraire. Alors, nous concevons parfaitement que, dans le premier cas, les mâles plus grands que les femelles ne devront pas être accouplés avec ces dernières; mais dans le second, on ne repoussera que ceux dont la taille est relativement très-grande. En un mot, nous ne condamnons que l'abus. L'éleveur peut, sans inconvénient employer, pour l'amélioration, des reproducteurs un peu plus grands que la généralité des mâles dans la race qu'il veut perfectionner; mais il ne doit pas aller au-delà, la prudence le défend. Du reste, il est rigoureusement nécessaire que ces reproducteurs possèdent les qualités recherchées.

Cette manière d'agir ne donne pas lieu aux défauts que nous avons fait connaître, le jeune animal est bien conformé et la mise bas n'en est pas rendu plus difficile, elle permet à coup sûr de grandir la race; pourvu toutefois que la mère soit bien nourrie pendant toute la gestation et que le jeune sujet reçoive une alimentation abondante en rapport avec le développement de ses organes.

Ainsi, l'emploi des mâles de grande taille, pour *aider* à l'agrandissement d'une race est avantageux; mais nous le répétons comme *aide* seulement. Il serait inutile d'entrer dans cette voie, si on n'avait commencé par l'amélioration de la culture et par l'augmentation des ressources en fourrages. Combinés ensemble, ces deux moyens produiront d'excellents résultats, tandis que seul, l'emploi de grands mâles ne mérite pas seulement d'être essayé, ce serait faire des dépenses en pure perte.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

On a beaucoup parlé de modération dans ces derniers temps. Chose remarquable! les dévots à cette vertu n'apparaissent que dans les circonstances où certains hommes ont le courage de dire franchement la vérité, de combattre l'erreur qui la nie. En toute autre occasion, ils savent garder prudemment le silence. Pour eux, il n'y a qu'une chose à sauvegarder : la paix; et ils oublient ou feignent d'oublier qu'il y a une fausse paix comme il y en a une véritable. Or, jamais la prédication, la défense de la vérité, surtout dans les temps, tels que ceux que nous traversons, où le Chef auguste de l'Église la proclame bien haut, ne sauraient troubler la paix : c'est impossible, c'est absurde. Quant à la fausse paix, il est bon, il est même nécessaire de la troubler. Lorsqu'on objectait à saint Augustin que le zèle pour la défense de la vérité allait faire de l'éclat et du bruit, que cet éclat troublerait la paix, il répondait sans hésiter : "Eh bien! qu'il la trouble! c'est en cela même qu'il sera glorieux et digne du nom de chrétien."

La modération véritable est une vertu, comme la liberté véritable est un bien. Mais aujourd'hui, sous le nom de modération, c'est le *modérantisme* que l'on prêche, comme c'est la licence qu'on prône sous le nom de liberté. Et de même que les libéraux et les libérâtres veulent une liberté sans frein pour eux-mêmes, et mettent constamment des entraves à la liberté d'action que réclament les hommes affamés et altérés de la justice, de même aussi les *modérantistes* ou prétendus modérés reconnaissent à l'erreur, sinon en théorie du moins en pratique, le droit de se produire et ils refusent à la vérité le droit de s'affirmer.

La modération véritable, comme le dit le mot lui-même, formé de *modus* et de *ratio*, c'est la manière d'agir dans une juste mesure, que l'on écrive ou que l'on parle. Ainsi, il ne dépasse jamais la juste mesure, il reste dans la modération celui qui dit la vérité telle qu'elle est; celui-là seul ne garde pas la juste mesure, ne pratique pas la modération, qui défigure la vérité, soit en l'exagérant, soit en la diminuant ou en l'amoindrissant.

Le modérantisme est donc l'ennemi déclaré de la modération; c'est le libéralisme sous une de ses formes multiples; c'est cette prudence de la chair que l'Écriture flétrit et condamne. *Prudentia tua ponit modum*, disent les Proverbes, mettez des bornes à votre prudence. Pourquoi donc? L'apôtre saint Paul va nous l'apprendre. "La prudence de la chair, nous dit-il, c'est la mort, et la sagesse de la chair est ennemie de Dieu." Ailleurs, il ajoute : "La sagesse de ce monde est folie devant Dieu." Ailleurs encore, il rappelle les paroles que l'Esprit Saint met dans la bouche d'Isaïe : "Je perdrai la prudence des prudents, et je réproverai la sagesse des sages."

Ce modérantisme, cette prudence de la chair, que Dieu a maudite, est cause qu'aujourd'hui grand nombre d'hommes, de catholiques même laissent lâchement persécuter et tuer la vérité. Ils consultent de vils intérêts, ils se demandent ce qui adviendra, supposé qu'ils se déclarent pour la vérité tout entière, et le moindre inconvénient qu'ils voient se dresser